

COLLECTION DE « L'ACTION NATIONALE »



L'ESTHONIE

ET LES

ESTHONIENS

PAR

ÉMILE TERQUEM



PARIS
L'ACTION NATIONALE
18, RUE DUPHOT, 18

—
1920

Prix : 2 fr.

COLLECTION de l'ACTION NATIONALE

T. STEEG : <i>La Réforme électorale.</i> In-8.....	1 fr.
CHARLES RIST : <i>Indemnité de guerre et commerce international.</i> In-8.....	1 fr.
TÉLÉOR : <i>L'industrie des Transports Maritimes en France.</i> In-8	1 fr.
— : <i>Les Transports Maritimes et la Paix.</i> In-8.	1 fr.
— : <i>Les Transports maritimes et les conditions économiques de paix.</i> In-8	1 fr.
R. BEAUGEY : <i>L'Etat et les Grandes Compagnies de chemin de fer : Une politique.</i> In-8.....	1 fr.
— : <i>Le régime des grandes Compagnies de chemin de fer : Un projet de modification des conventions de 1883 en l'Etat et les Compagnies.</i> In-8.....	1 fr.
— : <i>L'organisation des services maritimes entre la France et l'Algérie</i>	1 fr.
J. TCHERNOFF : <i>L'extrême-gauche socialiste révolutionnaire en 1870-71.</i> In-8.....	1 fr.
— : <i>La politique des nationalités d'après la tradition républicaine.</i> In-8.....	2 fr.
RAOUL BLANCHARD : <i>La région économique des Alpes françaises.</i> In-8.....	1 fr.
GABRIEL MILLET : <i>Le sacrifice des Lettons.</i> In-8... ..	1 fr.
ALLYRE CHASSEVANT : <i>Le régime alimentaire de guerre.</i> In-8.....	1 fr.
HENRI HAUSER : <i>De Naumann à Kuhlmann : Mitteleuropa ou clause de la nation la plus favorisée.</i>	1 fr.
— : <i>La paix allemande et la question de Briey-Longwy.</i> In-8.....	1 fr.
HENRI CAVAILLÈS : <i>Bordeaux et sa région.</i>	2 fr.
GEORGES NESTLER TRICOCHÉ : <i>Une expérience de nationalisation des télégraphes et téléphones aux Etats-Unis.</i> In-8.....	2 fr.
FIRMIN DUGUET : <i>La rééducation professionnelle des Mutilés.</i> In-8.....	1 fr.
LOUIS DUMUR : <i>La situation des Neutres : La Suisse.</i> In-8.....	1 fr.
HERMAN REIMERS : <i>La situation des Neutres : La Norvège.</i> In-8	1 fr.
EMILE LAURENT : <i>La représentation professionnelle et économique.</i> In-8.....	1 fr.
J.-W. BIENSTOCK : <i>La Révolution russe.</i> In-8....	2 fr.
EDOUARD CHAPUISAT : <i>Hommage de Genève à la France.</i> In-8	1 fr.

8A - 2719

4A
75878

Collection de l'Action Nationale

L'ESTHONIE

ET LES

ESTHONIENS

PAR

EMILE TERQUEM

PARIS

BUREAUX DE *L'ACTION NATIONALE*

18, Rue Duphot, 18

1920

L'ESTHONIE

ET LES ESTHONIENS

Plus la solution du grand et dramatique problème russe recule dans l'inconnu, plus l'Esthonie se révèle au public français comme un des facteurs essentiels de la libération de la Russie du Nord du double fléau bolchevik et allemand.

Un jeu du destin a ressuscité d'un passé ténébreux ce petit peuple et l'appelle à jouer un rôle décisif dans l'avenir du monde.

I

UN PEUPLE QUI NAIT.

Cet îlot finnois, aventuré au sud du golfe de Finlande, a tout à coup émergé de la masse confuse de peuples assemblés sous la domination impériale russe. N'est-il vraiment qu'un petit groupe de « moujiks mangeurs de pommes de terre » comme l'appellent avec mépris les Russes de Berlin, ou bien est-il capable de remplir une destinée imprévue qui dépasse nettement l'importance de son territoire et de sa population ?

Les Esthoniens, tenus à l'écart des hautes fonctions, par le régime russe, ne comptaient parmi leurs congénères, ni hommes d'État, ni grands chefs militaires, ni gros industriels. C'étaient, dans leur masse, des paysans, et des paysans presque tous sans terre, ou de petits bourgeois. Quelques-uns étaient avocats, un tout petit

nombre modestes magistrats. Obligés pour vivre de s'ex-patrier de leur province, les Esthoniens étaient aussi nombreux dans le reste de la Russie que dans l'Esthonie proprement dite.

Deux faits leur ont conservé leur caractère national : Une instruction populaire très largement distribuée et une religion, le protestantisme, qui les isolait de la masse orthodoxe russe.

Avec ses ressources en personnel dirigeant en apparence si pauvres, l'Esthonie, après une courte crise de bolchevisme et au moment même de l'invasion allemande, a eu le courage de se proclamer nation indépendante. Et de toutes pièces elle a su constituer les rouages compliqués d'un Etat moderne, et avec ses seuls enfants d'Esthonie.

C'est, actuellement, un spectacle vraiment émouvant que d'assister à la naissance de la vie publique dans cette Esthonie, vieille à peine de quelques mois.

Dans tous les actes de son gouvernement, de ses administrations, on peut percevoir un souci d'équité, de légalité, un respect des principes de base d'un Etat républicain que l'on pourrait citer comme exemple à de très vieux Etats. Sans se griser de leur pouvoir, sans jouer aux Excellences, sans huissiers solennels veillant aux portes de leurs antichambres, très simplement, les ministres d'Esthonie, modestes bourgeois d'hier, considèrent leur charge bien plus comme une fonction de travail, que comme une source inespérée d'honneurs.

Dans les couloirs des Ministères pas de personnel qui flâne; seuls circulent quelques gamins, pieds nus, très affairés. C'est que l'Esthonie, après tant d'invasions et de dévastations, est très pauvre. Impossible de rencontrer ici la foule de dvorniks, de schwetzares, de maillchiks, occupés tout le long du jour à fumer des cigarettes et à boire du thé, parasites qui encombraient les antichambres de toutes les administrations russes, publiques ou

privées. Tout le monde travaille dans ces services. Courtes journées de bureau, mais intenses, à la mode anglaise ou américaine. Et tous ces chefs, petits ou grands, hommes, ou femmes, ces ministres s'appliquent de tout leur sérieux à créer les cadres modernes d'organes administratifs tout neufs. Ils suppléent par leur volonté, leur activité et leur esprit de réalité à une tradition inexistante. Ces fonctionnaires improvisés étaient hier tout, excepté hauts administrateurs ou ministres, et beaucoup ont dû conserver leurs anciennes fonctions. Tel professeur travaille de 11 heures à 5 heures dans un ministère, mais est resté fidèle à sa chaire.

Le personnel capable de gérer les affaires de la République n'est pas nombreux, et il faut que les hommes se multiplient.

Les Esthoniens prétendent, et je crois qu'ils ont raison, que leurs organismes nouveaux d'Etat indépendant comprennent bien moins de fonctionnaires que l'ancienne province russe qu'ils formaient.

A une police professionnelle, on a substitué une milice. De simples civils, un brassard blanc au bras, à l'épaule un fusil, — retenu par une ficelle, parce que le cuir est trop rare et trop cher — font leurs heures de service très consciencieusement, sans faiblesse et sans brutalité. A côté du bourgeois aisé, veille un ouvrier sans travail, vêtu très pauvrement et pieds nus. Et la sécurité dans les interminables faubourgs de Reval est telle, qu'on peut s'y promener à toute heure de la nuit sans autre risque que celui d'être arrêté par une patrouille qui vous réclame votre laissez-passer. Et si vous ne l'avez pas, qui que vous soyez, vous serez coffré. Cette police citoyenne ne badine pas avec la consigne.

L'énergie, la décision sont la caractéristique de ce gouvernement esthonien. Un ministre appartenant au

parti socialiste prend sans hésiter les mesures les plus rigoureuses contre ceux de ses amis politiques qui inclineraient à mettre leurs idées en application par la violence et l'illégalité.

A la suite d'un congrès socialiste tenu à Reval, en septembre, le ministère a fait saisir 70 apôtres un peu trop exubérants du bolchevisme, et, sans leur laisser le temps de la réflexion, les a embarqués pour le front. Là on les a lâchés vers les lignes bolcheviques avec ces mots très simples : « Puisque c'est le paradis, là-bas, allez-y donc ! »

Les Esthoniens sont obstinés dans la réalisation de leurs idées, résolus dans l'exécution, de même qu'ils ont été laborieux dans la préparation ; avec cela un bel équilibre d'esprit et la recherche patiente de la solution logique, régulière. Ils présentent donc dans leur généralité un trait commun, très nettement marqué, qui tranche tout à fait avec le caractère russe, plus irrésolu et presque toujours subjectif.

Ils forment dans leur ensemble une unité nationale très nettement distincte, et ce fait est surprenant quand on pense que cette nation a gardé conscience d'elle-même et ses qualités propres sous la domination russe deux fois centenaire, précédée de combien de siècles de domination des chevaliers Teutoniques, puis des Danois et des Suédois, en passant par des conquêtes polonaises !

En somme les Esthoniens depuis les temps historiques n'ont jamais été autonomes.

Cette nation s'est réveillée sous le coup de fouet des circonstances avec tous ses caractères propres. Avec cela, les qualités charmantes du Russe ; bons compagnons, simples, accueillants ; mieux : hospitaliers comme le sont les Russes, et surtout si simples dans leur manière de vivre, démocrates profondément, sincèrement dans tout leur être, comme étaient et sont la plupart des Russes.

Ce petit pays ruiné par la guerre, qui a subi sa crise de bolchevisme, qui a été envahi et occupé par les « Boches », s'est redressé avec un ressort extraordinaire. Il a courageusement accepté de faire face aux plus grosses difficultés. Il a puisé dans son sentiment national une force de volonté, une constance dans l'effort vraiment dignes d'une estime profonde.

Les Russes, purement Russes, qui vivaient en Esthonie avant la guerre, ont vu avec quelque surprise se réaliser sous leurs yeux cette reconstitution nationale imprévue, mais ils reconnaissent très honnêtement tout le mérite de ces Esthoniens, et leur donnent franchement toute leur sympathie. Seuls quelques réfugiés russes fuyant le bolchevisme sont moins bien disposés envers l'Esthonie, mais on a vu partout que le réfugié aigri par ses souffrances n'est pas toujours équitable pour le pays qui l'accueille. Ces réfugiés s'indignent outre mesure de certains actes de nationalisme esthonien.

Avec un zèle un peu naïf, mais qui se comprend, de la part d'un peuple neuf de quelques mois, qui a besoin de se crier à lui-même son unité nationale, toutes les inscriptions des rues ou des boutiques, en allemand ou en russe, ont été barbouillées ou grattées. C'est évidemment une petite gêne pour les non-Esthoniens, mais on se débrouille tout de même. D'autant qu'en Esthonie, on peut parler russe, et tout le monde veut bien vous comprendre. Les autorités publiques ne repoussent pas vos requêtes, parce que vous les présentez en russe. Le nationalisme esthonien n'a rien d'agressif ni même d'hostile contre la Russie. C'est un nationalisme purement défensif. L'Esthonien n'a aucun grief contre les Russes, il n'en parle jamais mal, il veut rester Esthonien, voilà tout, et son patriotisme n'est pas fait de haine contre la nation russe, avec laquelle il a un tel enchevêtrement d'intérêts, de goûts, de liens de famille. Nous sommes loin du nationalisme de la Finlande, si âprement

anti-russe, ou du patriotisme des peuples de l'ancienne monarchie austro-hongroise, dont le premier article de foi et souvent la seule manifestation, était la haine de la race voisine et le besoin perpétuel de vengeance contre ses oppresseurs d'hier.

Il ne faut pas s'arrêter à la mauvaise humeur de ces quelques Russes, faite surtout de regrets et de dépit. J'ai entendu certains d'entre-eux aller jusqu'à reprocher avec aigreur aux Esthoniens d'avoir arboré leur pavillon national sur des navires de guerre russes sauvés des bolcheviks ou reconquis sur eux de haute lutte, comme si l'Esthonie ne s'en servait pas très activement, avec l'appui de la flotte britannique, pour la garde des côtes du golfe de Finlande contre les entreprises des marins de Cronstadt.

De même des Russes trop impulsifs voient avec chagrin l'Esthonie utiliser les quelques locomotives et les trop rares wagons du réseau russe restés dans le pays. Pour un peu, ils qualifieraient cet emploi si légitime, de vol. Tout cela n'est pas bien sérieux.

L'Esthonie a réservé en réalité un accueil très fraternel aux Russes fuyant le bolchevisme. Sans doute, elle a pris comme les autres pays des dispositions administratives pour défendre son existence contre l'afflux des réfugiés, mais Reval, déjà si pauvre en logements et privé de tout ce qui est nécessaire à la vie, est surpeuplé de femmes et d'enfants russes sans ressources, dont les chefs de famille sont restés là-bas, avec les Bolcheviks.

Des écoles toutes neuves de Reval sont transformées en hôpitaux russes. C'est sur le sol de l'Esthonie que s'était formée, avec le concours et sous la protection de l'armée esthonienne, l'armée du Nord-Ouest du Général Youdenitch. C'est par le port de Reval, déjà si encombré, qu'arrivait le ravitaillement de cette armée. C'est par les chemins de fer esthoniens, insuffisants pour les besoins les plus urgents du pays, que se firent tous les transports

militaires russes. On ne peut donc vraiment qu'admirer l'aide fraternelle qu'a donnée l'Esthonie au Général Youdenitch, malgré les promesses si incertaines, si vagues, si peu spontanées qu'avait données l'amiral Koltchak pour la reconnaissance de son autonomie.

En aidant les Russes, l'Esthonie a fait confiance au sentiment généreux du peuple russe.

Il ne faut pas faire grief au gouvernement esthonien d'avoir accepté à un moment donné d'entrer en conversation avec les délégués du gouvernement des Soviets Et peut-être demain y sera-t-il encore contraint. (1)

Le gouvernement ne pouvait refuser ces conférences. L'opinion publique ne l'aurait pas compris, non plus que les soldats qui continuent la lutte malgré le dénûment où les laisse la parcimonie de l'Entente. D'ailleurs ces conversations étaient provoquées par les Bolcheviks eux-mêmes et au moment tragique où l'armée russe de Balakhovitch avait abandonné Pskov sans combattre et pour des causes bien inquiétantes : désaccords graves entre généraux. Si à ce moment, les Bolcheviks n'avaient été trop occupés sur d'autres fronts, l'Esthonie, livrée à ses faibles forces, était à la veille de succomber sous le flot bolchevik. Mieux valait, par prudence, devant le désarroi de l'armée du Nord-Ouest, savoir ce que proposaient les Bolcheviks et tenter de préserver le pays, militairement abandonné à lui-même par l'Entente, d'une nouvelle dévastation. Fait-on d'ailleurs grief à la Finlande, officiellement reconnue indépendante par toutes les nations de l'Entente, de s'être entendue plus ou moins explicitement avec les Bolcheviks pour la neutralisation à peu près complète de ses frontières ? Comment voir dans ces conférences, avortées d'ailleurs, un geste inamical envers la grande Russie ?

(1) Depuis que l'auteur de cet article est reparti vers une autre partie de la Russie, les événements ont évolué dans le sens qu'il indiquait ici N. D. L. R.].

L'ESTONIE ET LE DANGER ALLEMAND

L'Esthonie n'a qu'un ennemi, qu'elle haït de toute son âme, et cet ennemi est le nôtre, a toujours été le nôtre : le baron balte, ce survivant attardé de la féodalité allemande.

Les Boches d'Allemagne aiment ce baron balte d'un amour attendri : il représente l'ancêtre de proie, le pionnier historique du germanisme, qui a conquis la terre barbare, qui a dominé, exploité depuis des siècles des peuples méprisables. A la Cour impériale russe, dans l'armée, il s'était emparé de toutes les hautes fonctions. C'est lui qui, avant et pendant la guerre, montait autour du faible tsar la garde secrète et sainte du germanisme, lui qui était l'âme de la noire réaction. Nous n'avons jamais eu en Russie d'ennemi plus déterminé que le baron balte, parce que, pour lui, l'Allemagne était le palladium du régime d'autorité, de la grande féodalité. Les vrais Russes l'ont toujours considéré, eux aussi, comme le mauvais génie de leur patrie ; c'est lui l'inventeur, le défenseur, parce que le profiteur, de la grande bureaucratie qui était son second fief ; c'est encore un Balte, le général médiocre ou traître, parce qu'indifférent ou hostile, au fond de son cœur, à la grandeur de la Russie. Et les Russes citent les noms, tous allemands, de ces hommes néfastes qui ont provoqué les désastres de Mandchourie ou ont refusé pendant la grande guerre d'exploiter la victoire. *Rennenkampf* n'est qu'un nom parmi tant d'autres.

Quand les Allemands, à la suite de l'effondrement des armées russes, ont occupé les pays baltiques, les barons baltes qui possédaient les deux tiers de la terre esthonienne les ont accueillis comme des libérateurs. Ils ont été, dans cette œuvre de lourde occupation militaire, les auxiliaires du commandement allemand, ses serviteurs empressés.

Avec le retrait des armées allemandes, sont venus les jours de malheur, la libération de l'Esthonie, l'expropriation progressive des grandes propriétés, l'expulsion. La loi agraire définitive vient d'être votée et le sort de la grande propriété féodale balte est réglée.

Pendant que les uns, ceux surtout de la Courlande, le pays baltique d'à côté, suscitaient l'aventure de von der Goltz, les autres, restés provisoirement en Esthonie, préparaient le retour des armées allemandes, espionnaient pour elles, renseignaient von der Goltz sur la faiblesse des armées esthoniennes et plus encore lettones, sur les maigres armements que leur marchandaient les alliés, sur l'appui moral si flottant que donnaient à l'Esthonie les chancelleries de l'Entente, certaines mal renseignées, d'autres sceptiques, ou désagréablement bousculées dans leurs conceptions toutes dogmatiques sur la politique russe. Et cette tâche d'agent de la grande patrie allemande, les barons baltes la remplissent avec cette persévérance, cet esprit méticuleux, ce manque de tout scrupule, cette abdication de toute dignité qui font honneur à leur fidèle hérédité germanique.

A Reval, les barons baltes possédaient seuls de vastes maisons seigneuriales. Ils y ont attiré, chambré certaines des missions alliées et pour mieux retenir ces militaires au cœur sensible, les baronnes baltes ont été jusqu'à s'immoler, murmure-t-on à Reval, à la sainte cause allemande.

C'est ainsi qu'ont vécu quelques missions de l'Entente, sans contact avec les vrais Esthoniens, ne voyant les choses de là-bas qu'à travers le mensonge balte.

Le coup avorté des Russes d'extrême-droite, complices de von der Goltz, va-t-il, du moins, dessiller les yeux de l'Entente, et l'obliger à comprendre que le triomphe de l'ultra-réaction russe serait la remise définitive de la Russie entre les mains des féodaux allemands, fourriers de la grande Allemagne ? Le coup était bien

monté. L'armée allemande de Courlande bousculait les petites républiques baltiques, l'Esthonie surtout qui est la plus solide, la plus capable de vivre; ainsi se faisait, par la force allemande, la reconstitution intégrale de la Sainte Russie, et l'Allemagne apportait un don de joyeux avènement d'un tel prix à l'autocratie reconstituée, qu'elle devenait la maîtresse vraiment souveraine de la Russie, et par là de la moitié du vieux monde. Voilà la catastrophe qui nous guettait, qui était à la veille de se réaliser, si les Lettons et les Esthoniens n'avaient opposé aux Allemands leur énergie désespérée. Et voilà ce que font, ce qu'ont fait pour nous ces petits peuples républicains que nous n'osons ni reconnaître ni franchement renier, auxquels nous ne donnons que des affirmations vagues de sympathie polie et inefficace. L'impérialisme intégral russe ne peut vivre qu'appuyé sur l'impérialisme allemand. La Russie libre, fédération de peuples libres, est au contraire l'amie, l'alliée nécessaire des peuples libres de l'Occident, et l'ennemie naturelle du germanisme de proie. Et l'on peut dire que l'Esthonie, par sa lutte contre le Balte, contre l'Allemand, par les sacrifices qu'acceptent d'enthousiasme pour sa défense tous ses partis politiques, sans exception, a bien mérité des peuples de l'Entente.

Pour défendre son indépendance, l'Esthonie a fait un effort splendide. Elle ne compte que 1.700.000 habitants. Elle a mobilisé en 1918, sur les talons des Allemands qui se repliaient, 70.000 hommes sans compter les miliciens, avant même d'avoir des vêtements, des bottes à leur donner, des fusils à leur mettre entre les mains. Des soldats d'abord. Et il a bien fallu que viennent les armes.

III

L'ESTHONIE, LA FRANCE ET LA FUTURE RUSSIE.

Nous avons nous, Français, les collections de guerre de 5 millions d'hommes démobilisés, et nous ne pourrions armer et équiper largement 70.000 hommes ? Nous avons des fusils, et des canons, des avions et des tanks qui vont périr de rouille dans des docks de fortune. Allons-nous laisser douter de nous, en ne l'aidant pas, ce vaillant petit peuple qui nous sauve en se sauvant, et en sauvant la Russie de la conquête allemande, après avoir sauvé la Baltique du bolchevisme ?

Il a fallu organiser le commandement de cette armée improvisée. Les cadres esthoniens qui avaient combattu avec l'armée russe lui ont servi de premier noyau. Mais il fallait recruter et former de jeunes officiers. L'Esthonie a créé une Ecole de Cadets. Les aspirants y subissent un énergique entraînement. Les seuls instructeurs étrangers sont, le croirait-on, danois ou suédois ? Nous n'avons, dans cette école, aucun instructeur français. Malgré cette abstention, ces jeunes officiers ont le culte de la France de la Révolution, de la France de la grande Guerre. J'ai assisté à la revue de l'Ecole avant l'envoi aux armées de la promotion sortante. Notre chef de mission militaire, le colonel Hurstel, y assistait à peu près seul de tous les officiers alliés. Le soir, au banquet offert par les élèves, c'était Mme Hurstel qui présidait la fête aux côtés du général Laidoner, cet énergique commandant en chef des armées esthoniennes, vieux d'une trentaine d'années. La *Marseillaise* fut réclamée inlassablement, jouée aux acclamations enthousiastes de toute cette jeunesse et, à la sortie, Mme Hurstel avait la surprise de trouver sa voiture débordante des fleurs qui avaient orné la salle du banquet.

Toute l'Esthonie d'ailleurs aime la France et j'ai rarement entendu parler de notre patrie avec plus d'émotion, plus de piété, que par le Ministre des Affaires

Etrangères d'Esthonie, Jean Poska. Personne mieux que lui ne pouvait aller plaider auprès de nous la cause de l'Esthonie. C'est lui, entre autres, qui est venu négocier à Paris la création d'un Institut esthonien auprès de l'Université de Grenoble. L'Esthonie veut tenir de nous sa culture supérieure, elle veut que les cadres de sa vie sociale aient puisé chez nous la culture française, et récemment le Parlement esthonien a voté les crédits nécessaires à cette création. Dès que les circonstances le permettront, les premiers contingents de la jeunesse esthonienne arriveront chez nous.

Il faut, quand ils débarqueront en France, que l'on sache qui ils sont et ce qu'a fait leur pays.

Avons-nous jusqu'ici payé de retour cette jeune république qui se sent si près de nous? Tous les Français qui la connaissent lui donnent sans réserve toute leur sympathie. Mais combien sont-ils?

Ce qu'il faut, c'est que cette amitié esthonienne devienne une amitié française, officiellement française, et que cette amitié sorte du domaine du pur sentiment.

Nous pouvons, nous devons aider l'Esthonie. On sait là-bas les pertes sanglantes dont nous avons payé la victoire, et la destruction complète d'une des parties les plus riches de notre pays. On ne compte donc ni sur nos soldats pour défendre l'Esthonie, ni sur les produits de notre sol pour la ravitailler. Mais on sait aussi de quelle puissante autorité est la voix de la France dans le concert de l'Entente, et on attend que cette voix se prononce sans timidité en faveur de l'indépendance politique de ce petit peuple.

Pourquoi cette réserve, cette timidité? C'est que l'on craint peut-être, en donnant un appui officiel aux Esthoniens, de mécontenter le sentiment national russe. Encore faudrait-il distinguer parmi les Russes. Nous avons vu par l'aventure von der Goltz ce que réserverait à l'Europe le triomphe de la réaction russe. Une

Russie puissante par le retour de l'absolutisme, nous répétons que c'est la Russie livrée à l'Allemagne, c'est l'Allemagne encerclant la Pologne, disciplinant, entraînant contre nous plus de 200 millions d'hommes. Ce que nous devons conserver jalousement, c'est l'amitié des Russes libérés qui comprennent que la Russie forte, la Russie de l'avenir est une Russie libre, où toutes les énergies locales, régionales, homogènes pourront donner libre cours à leur initiative et se développer librement, par un mutuel appui, pour la défense commune contre tous les impérialismes. N'est-ce pas pour cela que nous avons tant souffert et que nous avons vaincu ?

Sans doute il faut se demander si toutes les républiques nées du chaos russe sont dignes de vivre. Est-il bon pour elles-mêmes qu'elles vivent et leur émancipation n'est-elle pas une cause de mort pour la collectivité des peuples russes ? A ceci nous pouvons répondre : par ses fortes qualités morales, l'Esthonie a montré qu'elle est digne de vivre libre, et cette indépendance politique n'a rien qui puisse atteindre la grande Russie dans les sources de son existence. Le danger de l'indépendance esthonienne pourrait être d'ordre militaire et économique. L'Esthonie entre les mains d'une nation puissante pourrait menacer et isoler le golfe de Finlande, c'est-à-dire bloquer Pétrograd et le golfe de Riga, c'est-à-dire couper de la mer Riga et tout son hinterland. Mais combien peserait, livré à lui-même, un petit pays de 1.700.000 habitants contre l'immense Russie s'il voulait la briser ? Est-il si difficile d'interdire à l'Esthonie d'avoir une flotte de guerre capable de boucher les golfes de Finlande et de Riga ? Cette interdiction d'ailleurs serait une véritable naïveté.

D'autre part la Russie a besoin de Reval comme avant-port de Pétrograd pendant les 5 mois d'hiver où la Néva est gelée. Il faut dire très nettement que la bureaucratie russe avait laissé le port de Reval, si nécessaire à

la capitale, dans un état de dénûment matériel incroyable.

Le port de Reval n'avait aucun des outillages des ports modernes, pas même une grue; beaucoup de quais ne possédaient pas de voie ferrée. La ligne de Reval à Pétrograd était à simple voie, donc à rendement réduit. D'où un véritable embouteillage pendant l'hiver. Cette situation désastreuse rendait le frêt pour Reval, donc pour Pétrograd, ruineux et surtout très rare.

D'autre part Reval n'était relié à la région centrale moscovite que par le détour de cette seule ligne de Pétrograd, insuffisante déjà au trafic de la capitale. C'est en vain que des pétitions cent fois renouvelées demandaient la création d'une ligne directe Reval-Moscou; elles échouèrent quatre fois en Conseil des Ministres de l'Empire Russe devant l'éloquence des intérêts particuliers coalisés contre l'intérêt général. Et pourtant la nécessité du développement de Reval était évidente.

Reval, à l'inverse de Riga et de tous les ports de cette région, est libre de glaces en hiver. De simples brise-glaces suffisent à y assurer la libre navigation.

Ce n'est donc pas, dans le passé, l'indépendance de l'Esthonie qui a empêché Reval de remplir sa fonction économique vis-à-vis de la Russie, c'est l'inertie des bureaux de Pétersbourg et la faiblesse des pouvoirs centraux devant l'action persuasive de certains intérêts privés. La défense des privilèges abusifs de Riga contre Reval était en partie l'œuvre des Barons baltes, tout puissants en Courlande comme à la cour de Russie. L'Esthonie libre a, au contraire, un programme économique des plus fermes, elle veut se développer sans entraves et pour le plus grand profit de la Russie. J'ai entre les mains des documents essentiels, non établis pour les besoins de la cause, émanés de commissions d'études du Conseil Municipal et qui prouvent que les Esthoniens avaient compris depuis longtemps que Reval

pouvait prendre un immense essor, s'il se transformait en port libre : avant-port de Pétrograd, port de transit de tout l'arrière-pays moscovite, prolongeant son action jusqu'à la Sibérie.

Quant à l'industrie esthonienne : papier, textile, alcool, elle était avant tout orientée vers la Russie qui formait presque son unique client. Elle recevait de Russie son pétrole, une partie de son coton, son cuir, ses grains, et inversement c'était la ferme esthonienne qui nourrissait en grande partie Pétrograd.

Il faudrait que les Esthoniens si positifs, si ouverts aux réalités économiques fussent devenus subitement fous, pour vouloir élever une barrière douanière entre la Russie et eux. Il faut pour leur prêter de pareilles intentions n'avoir aucune notion des faits, et ignorer les déclarations pourtant répétées, formelles, officielles, du gouvernement esthonien à cet égard.

Les Esthoniens veulent leur indépendance politique, c'est tout. Ils savent très bien qu'ils ne pèseraient pas lourd si jamais ils voulaient boucher la mer à la Grande Russie libérée. Murer la Russie est pour eux le moyen le plus sûr et le plus rapide de perdre cette indépendance nationale dont la défense leur a coûté déjà si cher. Au contraire, en s'appêtant à aider à la vie économique russe reconstituée, ils enlèvent aux champions de l'impérialisme russe, le seul argument honorable qui pourrait justifier l'écrasement de cette jeune république.

Au point de vue de la réorganisation de la Russie, l'exemple vivant de l'Esthonie et son contact avec les régions russes voisines, peuvent être extraordinairement féconds et gagner de proche en proche les cellules qui composent la Grande Russie. On peut espérer qu'une fois le bolchevisme refoulé, ou s'éteignant par suite de sa propre évolution interne, la Russie s'organisera elle-même en créant des centres régionaux homogènes, agrégés entre eux par la solidarité des besoins et, beaucoup

plus que ces peuples ne le croient eux-mêmes, par la communauté des goûts, des mœurs, de tout ce qui fait l'âme d'une nation. Car dans tous les pays de l'ancienne Russie, sous des nuances, sous des qualités de races plus ou moins marquées, c'est toujours la vie russe, avec sa facilité, sa simplicité, sa sociabilité charmante, ses sensations fines et primesautières.

IV

L'AVENIR DE L'ESTHONIE.

Pour réaliser son unité nationale, et pour résister au bolchevisme, l'Esthonie s'impose des sacrifices très lourds. La main-d'œuvre est très rare, en raison de la mobilisation et de l'exode des ouvriers purement russes au moment de l'avance allemande. La plupart des usines sont arrêtées, et il est impossible d'exploiter les richesses naturelles, qui permettraient une exportation plus que suffisante à ses besoins de crédits à l'étranger. Comme le manque d'objets manufacturés est actuellement énorme et que les importations ne sont pas couvertes par des exportations, la valeur du mark esthonien est tombée très rapidement. On pouvait se demander à un moment donné quand et où s'arrêterait cette chute; il semble que cela soit aujourd'hui chose faite. Mais en un mois la livre anglaise était passée en août de 125 à 250 marks esthoniens et cela n'a pas été tout. Certains expliquaient en partie cette chute par l'action des barons baltes qui, sentant approcher le moment de l'exil irrévocable, réalisaient à tout prix ce qu'ils pouvaient de leur fortune, et achetaient à n'importe quels taux les devises étrangères.

Les Esthoniens, conscients des faits économiques antérieurs à la guerre, supportent avec courage cette très lourde situation, sachant qu'elle n'est que passagère. Quand les beaux jours de la paix reviendront, le mark esthonien vaudra le pair, c'est-à-dire 6 ou 7 fois sa

valeur actuelle. Et cette confiance dans l'avenir, cette fermeté dans leurs espérances n'est pas un des traits les moins impressionnants du caractère collectif de cette race.

En résumé l'Esthonie s'est organisée avec une stupéfiante rapidité au milieu des pires circonstances. Ceux qui la dirigent entendent justifier la prétention du droit à la vie qu'a leur nation, par leur continuité de vue, leur décision et on ne peut concevoir que cette sagesse et cette énergie ne soient pas récompensées.

L'Esthonie aime la France comme on doit l'aimer, et non comme on fait profession de l'aimer depuis la victoire chez certains neutres. Il faut qu'on sache cette amitié en France, et qu'on s'intéresse à cette amie toute jeune, en étant bien persuadé que l'affection que nous témoignerons à ce peuple ne sera pas une infidélité à l'amitié russe. D'ailleurs, l'Esthonie n'est-elle, après tout, autre chose qu'une portion de l'ancienne Russie, une fille qui, parvenue à l'âge de la majorité, veut s'émanciper des siens, mais en leur restant étroitement associée ?

L'Angleterre nous devance sans cesse, et par ses affirmations toujours plus positives, dans la reconnaissance du droit de l'Esthonie à rester libre. Elle a, semble-t-il, compris le très grand avenir économique de ce pays, et peut-être la situation militaire maritime unique de Reval ne lui est-elle pas indifférente.

Il est souvent bien difficile de dégager nettement, même au fond de sa propre conscience, ce qui est sentiment pur et ce qui n'est qu'intérêt bien entendu, surtout quand l'un et l'autre s'harmonisent si bien. L'Esthonie flanque, avons-nous dit, et interdit par conséquent l'étroit couloir du golfe de Finlande, c'est-à-dire le long pertuis qui mène à Pétrograd. Elle interdit aussi le golfe de Riga par les îles de Dago et d'Oesel qui le ferment presque complètement. Cette situation formidable ne

peut laisser indifférente l'Angleterre qui tient Gibraltar, Malte, Aden, l'Égypte, Malacca.

Les Français, amis de l'Esthonie, et qui prétendent être en même temps les amis de la Russie, voudraient que la France, qui s'est saignée pour la liberté des peuples, donnât au petit pays d'Esthonie un témoignage catégorique de son amitié et de son estime. La France ne peut être accusée ni même soupçonnée de visées impérialistes; raison de plus pour qu'elle n'hésite pas à donner sans timidité son concours entier et désintéressé à une nation qui a les yeux tournés vers elle. Et elle n'en serait que plus qualifiée encore pour imposer, comme condition de cet appui, l'engagement formel de l'Esthonie que celle-ci, en échange de sa liberté politique, donnera à la Russie la garantie matérielle du libre passage dans le golfe de Finlande et le golfe de Riga, de même que du libre usage du port de Reval comme avant-port de Pétrograd, et port de transit de la région moscovite.

Inversement la Russie devrait s'engager à ouvrir au plus tôt la ligne directe Reval-Moscou, aussi essentielle aux intérêts moscovites qu'aux intérêts esthoniens.

L'ACTION NATIONALE

Revue Mensuelle

L'Action Nationale a été fondée en 1908. Elle est et veut demeurer un foyer d'études, d'enquêtes, de recherches, dont l'objet unique est de contribuer à la sauvegarde et à l'accroissement des forces françaises. Autour de ce foyer se sont réunis les hommes les plus avertis, ceux qui pensent que l'action politique ne doit pas absorber toutes les énergies de la nation. Des courants nouveaux pénètrent l'opinion et la transforment. L'heure n'est plus aux controverses médiocres, aux négations stériles. A côté des anciennes questions politiques ont surgi d'autres questions, d'ordre plus réaliste, plus strictement économique. Nous voulons, dès lors, dans le cadre de nos institutions démocratiques, poursuivre le développement harmonieux de la puissance et de la richesse de la France. « Nous essayons — écrivait dès le début notre directeur d'alors, M. T. Steeg — nous essayons ici de « provoquer l'expression des tendances positives et réformatrices dont il semble que « notre démocratie soit plus ou moins profondément et obscurément travaillée. » Justice sociale, prospérité économique : telle reste la devise qui éclaire notre tâche. Et voici les moyens par lesquels nous tentons de la mener à bien : nous recherchons les problèmes ayant trait aux grands intérêts vitaux du pays (réformes militaires, réformes navales, action diplomatique, action parlementaire, équilibre social, progrès industriel, justice fiscale, question de la dépopulation, industrialisation et démocratisation complète des services publics) et à la meilleure utilisation de ses forces matérielles et morales (mines, finances, exploitation coloniale, expansion de l'université française et de l'art français à l'étranger). Nous étudions les données de chaque problème, nous indiquons et souvent déterminons les solutions ou les réformes qu'il comporte, sans autre préoccupation que de dégager impartialement l'intérêt général. Nous prenons ou suscitons les initiatives propres à hâter la réalisation pratique des réformes étudiées. Aussi pouvons-nous dire qu'il n'est pas un problème essentiel de l'activité de notre pays qui n'ait été étudié dans cette Revue, et étudié au seul point de vue de la défense et de la grandeur nationales. L'opinion a pu en être saisie à temps, et bien des réalisations parlementaires ont couronné nos efforts.

L'Action Nationale a la bonne fortune de disposer de tout un outillage moral, de ces éléments de discernement et d'information qui ont montré leur valeur et auxquels elle aura toujours recours. Ses méthodes, hier nouvelles, ont été mises à l'épreuve par la guerre qui a révélé ce dont est capable l'initiative française, quand elle est un acte de libre décision, quand elle est bien orientée et exactement renseignée. Méthodes qui s'adapteront mieux encore aux progrès industriels et administratifs en train d'être réalisés depuis la guerre; méthodes qui réclament une action rapide et immédiate, des données claires, le souci vigilant des intérêts nationaux.

Rédaction et Administration : 18, Rue Dufhot. — Paris-1^{er}

Téléphone : Gutenberg 41-34

PRIX DE L'ABONNEMENT

FRANCE	{	Un an	30 francs	ETRANGER	{	Un an	36 francs
ET COLONIES		Six mois	15 fr. 50			Six mois	19 —

PRIX DU NUMERO..... 3 fr. 50

Est
A-2719
31815

Vient de paraître :

CHARLES ANDLER

Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine

— Dossier d'une polémique avec Jean Jaurès (1912-1913)

Nouvelle édition de l'étude parue en 1912 dans l'*Action Nationale*, complétée d'articles publiés en 1913, précédée d'une introduction.

Un volume in-16..... 4 francs

CHARLES ANDLER

La Décomposition politique du Socialisme allemand

— 1914-1919 —

Un volume in-8..... 6 francs.

En vente aux Editions Bossard, 43, rue Madame, Paris.